

CHAPITRE 5

CHANGEMENT DE DOCTRINE

Le lendemain du premier décembre, en ce dimanche maussade comme les fins d'automne savent en produire, une question se pose immédiatement à tous les Gilets jaunes : le mouvement peut-il trouver la ressource pour se montrer plus fort encore, ou la décrue est-elle inévitable ? L'acte IV sera forcément décisif, pour un camp comme pour l'autre, et le recul dont nous bénéficions aujourd'hui, associé au souvenir précis de cette journée, porte à dire qu'il le fut bel et bien.

Les jours qui nous séparent de l'événement seront fortement agités. Le pays n'entend pas se limiter aux cabrioles du samedi, et dès l'entame de la semaine les lycéens se mobilisent avec le blocage de plus d'une centaine d'établissements sur tout le territoire. On ne retiendra cependant qu'une image de ce lundi mouvementé : 148 lycéens de Mantes-la-Jolie agenouillés, les mains sur la tête, sont tenus en joue par des CRS. Celui qui filme crânement la scène, sûr de son bon droit, se permet même ce commentaire railleur : « Voilà une classe qui se tient sage ! ». Nous savons désormais qu'il n'y a pas de limite d'âge dans la répression policière chaque semaine plus intense qui frappe sans discernement tous les Français en colère.

Le mercredi, nous attendons une mobilisation géante des routiers. Ils sont censés bloquer le pays. Las ! Annoncée la veille, la trahison du syndicat FO, au-delà du pléonasme, dévitalise très largement cette tentative. Chacun sait qu'une bonne grève générale, dans le cadre du mouvement social actuel, serait une arme d'une efficacité sans pareille pour faire plier le gouvernement, mais les centrales syndicales se sont donné toute la peine possible pour se rendre odieuses dans de larges pans du secteur privé, et quand elles y pèsent d'un quelconque poids refusent sciemment de s'en servir. Soit. Il faut simplement en tenir compte. Je suis pour ma part déçu, mais nullement surpris d'une telle annonce, puisque m'étant suffisamment documenté sur les pratiques courantes de ces syndicats que l'on dit « jaunes » (le paradoxe est troublant) pour ne m'attendre à aucune étincelle de leur part. Je savais qu'aucun grand mouvement social français, qu'il s'agisse de 1936, des grandes grèves insurrectionnelles de la Libération, de Mai-68 ou de l'automne 1995 (source d'inspiration revendiquée des altermondialistes qui feront leurs armes quelques années plus tard à Gênes et Seattle), aucun de ces mouvements donc n'a jamais été lancé par les grandes centrales. Toutes les conquêtes sociales permises grâce à ces moments historiques ne sont dues qu'au réveil bruyant des bases qui ont systématiquement « débordé » leurs directions, lesquelles n'ont toujours fait que prendre le train en marche.

Le lendemain, en revanche, c'est la stupéfaction générale. Éric Drouet déclare sans ménagement sur le plateau de BFM TV qu'il souhaite « rentrer dans l'Élysée ». Pour y rencontrer le Président, sûrement, rien de plus, et devant des caméras – cela aurait pu être l'occasion de lui poser un bonnet phrygien sur la tête, si jamais il n'acceptait pas de revêtir la

tunique jaune –, mais la parole maladroite de Drouet sera reprise à la volée par l'ensemble des éditorialistes, qui voient là l'occasion rêvée de faire des Gilets jaunes un mouvement séditionnel. Nul ne saurait dire quelle proportion des abonnés du samedi revendique bien volontiers cette définition, elle est sûrement non négligeable, mais quoi qu'il en soit la tension monte encore d'un cran à l'approche de l'acte IV. C'est là que l'on observe les premiers blocages de raffineries et de dépôts de carburant, avec à la clé des rationnements dans plus de trois cents stations-services et des pénuries totales dans plus de soixante-dix autres.

Le samedi arrive enfin, et ça gaze en haut des Champs-Élysées dès 9h30. Lorsque j'arrive sur place en début d'après-midi, fidèle à ma tradition, les foules refoulées continuant de s'épaissir ont eu le temps de s'égayer dans toutes les avenues alentour. Il reste toutefois beaucoup de monde sur la plus grande d'entre elles, et c'est justement vers 13h que la situation commence à dégénérer. Je ne l'apprendrai que plus tard mais dans les jours qui précèdent, le préfet Delpuech a été sommé de revoir sa stratégie. Alors aujourd'hui, la place de l'Étoile est sanctuarisée. La gendarmerie a même ressorti ses vieux blindés pour pouvoir dégager toutes les barricades qui seraient érigées à proximité immédiate de l'Arc, tandis que le quartier de l'Élysée est, comme chaque samedi désormais, muré dans un no man's land parfaitement hermétique que ses protecteurs de la préfecture ont baptisé « bunker institutionnel ». Bunker ? Passons... Partout ailleurs, nous disposons d'une relative liberté de mouvement. Très relative d'ailleurs, puisque la doctrine est désormais de favoriser la mobilité par l'utilisation d'escadrons de motards et d'éléments de la BAC, ainsi que la neutralisation définitive d'éléments à distance par l'emploi du LBD-40.

On a beaucoup travaillé en amont, aussi, entre la préfecture de police et le ministère de la Justice, pour concocter des « opérations exceptionnelles », vagues d'interpellations préventives survenues les jours précédents, ou le jour même partout dans la capitale. Les bus qui arrivent de province sont vidés dès leur arrivée dans les gares routières et leur contenu déversé dans les commissariats parisiens, en priorité celui de la rue de l'Évangile dans le 18^e arrondissement de Paris. La police arrêtera des groupes de plusieurs dizaines de personnes sans distinction, et surtout sans motif valable autre que la « participation à un groupement en vue de commettre des dégradations et des violences », une loi signée Sarkozy qui permet d'enfermer des individus sans qu'ils aient commis aucun acte. Près d'un millier d'interpellés ne sortiront qu'en fin de soirée des geôles qui ont été préparées pour eux, notamment celles, particulièrement sordides, des sous-sols de l'ancien Palais de Justice sur l'Île de la Cité. Cette journée, finalement la plus violente de toutes, sera érigée en maître-étalon pour les forces de l'ordre, la référence du degré de répression à opposer aux Français lorsqu'ils sortent de leurs gonds.

Je retrouve mes amis au beau milieu de la chaussée, plutôt vers le bas de l'avenue. L'Ancien et son fils sont de retour, mais ils ne feront que passer car ils ont un événement familial à honorer. Nico n'est pas revenu, admiratif de l'effort collectif mais ne se sentant pas assez concerné pour se convaincre de pousser plus longtemps l'expérience. Pour cet acte IV qui s'annonce corsé, il est remplacé poste pour poste par un autre Nico. Même diplôme, même passion pour la musique, nous formions un trio inséparable il y a une quinzaine d'années, et ce Nico-là a choisi de vivre de son art, bravant la doxa des anciens d'écoles de commerce qui veulent toujours mieux « rentabiliser » leur précieux sésame. Son talent l'a mis à l'abri du besoin, mais il n'en est pas moins révolté, et depuis longtemps. Politiquement, nous avons évolué en parallèle lui et

moi, nous abreuvant chacun aux trouvailles de l'autre au fil des années et des expériences personnelles. Mais les comptes ne sont pas au carré, et je lui devrai toujours plus qu'il ne me devra sur ce point. Qu'il en soit ici chaleureusement remercié.

Nous retrouvant assez rapidement à deux pour arpenter les scènes de crime (puisqu'avec l'arrivée du LBD et les jets de grenade en tirs tendus, cette dénomination n'est qu'à peine usurpée), nous retrouvons l'atout de la mobilité qui nous sera bien utile tout au long de cet après-midi trépidant. Nous suivons donc de près les accrochages, intenses, devant le drugstore Publicis, où la foule va et vient au gré des effluves et du jet d'eau, frustrée qu'elle est de ne pas pouvoir accéder à son rond-point favori. Le milieu de l'avenue est propice aux escarmouches, principalement autour d'un gros point chaud. Une ligne de CRS bloque en effet solidement l'avenue George V, positionnée comme pour protéger, en mercenaires du Prestige Français, les deux symboles de la consommation de luxe qui se font face de part et d'autre de ce prestigieux carrefour : à ma gauche le Fouquet's, propriété du groupe de casinos Barrière, et à ma droite le vaisseau-amiral de la marque Louis Vuitton, passage obligé des touristes asiatiques et propriété de l'homme le plus riche de France. Pour ce faire, avec le zèle de ceux qui se doutent que leurs primes s'apprêtent à être considérablement augmentées, ils tirent sur tout ce qui bouge. Dans les moments de tension, qui veut leur passer devant, même sur le trottoir d'en face, même en rasant les murs, doit prévoir son coup à l'avance et évaluer les temps morts entre les salves. À l'entrée de telle ou telle rue perpendiculaire, des petites escouades de la BAC se tiennent prêtes à intervenir à tout moment en fonçant au milieu de la foule. Je n'en avais pas vu aux deux précédents actes, à moins que je n'y eusse pas particulièrement prêté attention. Aujourd'hui, quoi qu'il en soit, je fais donc leur connaissance.

J'avais pourtant eu l'occasion, il y a une dizaine d'années, d'assister en direct et assez longuement à une intervention de la brigade anticriminalité sur un de ses terrains de prédilection, le 19^e arrondissement de Paris. De valeureux gars baraqués pourchassaient des membres de la pègre locale (dealers, braqueurs et « car jackers » m'expliquera-t-on) pour les appréhender au péril de leur intégrité physique, et en plus ils y arrivaient sans même s'égratigner. Bref, la classe, le travail bien fait. Mais au coin de la rue de Berri ce 8 décembre, cette BAC-là n'avait rien à voir avec les vaillants héros de mon souvenir. Attifés comme l'as de pique, flottant dans leurs survêtements gris ou marrons, baskets dégueus et sweats à capuche, cagoules ou casques de scooter sur la tête et les armes bien en évidence, braquées vers nous en permanence, ils ont plutôt l'air de miliciens au rabais stipendiés pour trois patates par jour par une junte quelconque d'Amérique du Sud, de racailles abruties aux westerns spaghetti, ou bien encore de blacks blocs dûment retournés, à moins que ce ne soit l'inverse. Une vulgarité sans nom émane de leur comportement, de leur manière de se tenir, la matraque télescopique à la main, et des coups de mentons qu'ils nous envoient quand on regarde dans leur direction. Le visage masqué, l'absence de matricule apparent, pour eux, c'est l'impunité totale, le permis de faire le sale boulot, et de le faire le plus salement possible.

Les briseurs de vitrines mettant souvent de longues minutes à parvenir à fendre les épaisses parois de verre sécurisé, je peux constater à mon aise que nos chers cow-boys ne viennent pas souvent les déranger dans cette basse besogne. Mais gare à qui se sert dans le butin ! Un magasin haut de gamme est éventré, et des types s'ébrouent en tous sens avec les bras chargés de cadeaux. Un grand échelas se fait alors prendre en chasse non loin de nous, et il a quatre

membres de la BAC à ses trousse. Il se heurte à une manifestante qui ne l'avait pas vu arriver et en lâche le produit de son larcin, un téléphone dernier cri dans sa belle boîte blanche. Le premier « policier » sur le coup préfère se baisser pour ramasser le produit et abandonne la poursuite. Ce faisant, il bloque sa collègue derrière lui qui, toute à sa frustration de voir sa proie lui échapper dans la foule compacte, décide de passer ses nerfs sur la manifestante qui n'a rien demandé à personne et qui a malgré tout permis la récupération du bien dérobé. « Putain de merde ! Vous pouviez pas lui faire un croche-patte, à cet enculé, pour qu'on puisse le serrer ? Vous servez à quoi là bordel ? », le tout hurlé à pleins poumons et à même l'oreille, fut sa manière de dire merci. À cet instant précis, si je dois avouer le fond de ma pensée, je me suis demandé s'ils n'avaient pas été contraints de vider les prisons pour compléter les effectifs de ces petites bandes malfaisantes.

Taillant quelques minutes plus tard une petite bavette avec nos voisins de pavé, nous apprenons que l'activité est à son comble aussi sur les avenues adjacentes, tout comme samedi dernier. Friedland côté nord, mais les issues se bouchent les unes après les autres, et Marceau au sud, entre autres. Ça tombe bien, je n'ai encore jamais vu Marceau en jaune, et la rue de Bassano est libre, nous nous y engouffrons. Pour sa première, Nico ne sera pas déçu. Ce que nous allons y voir et y vivre, moi-même, son guide, qui pensais avoir déjà vécu beaucoup de moments forts lors des deux précédents actes, je n'aurais jamais pu m'en douter.

La suite au prochain chapitre.

Fabrice Grimal